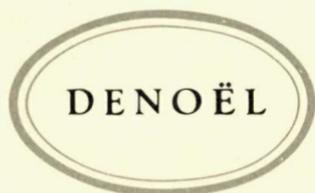


Alain Nadaud

L'envers du temps

roman

L'INFINI



Extrait de la publication

L'ENVERS DU TEMPS

DU MÊME AUTEUR

La Tache aveugle, nouvelles
Éditeurs français réunis, 1980.

Littératures de l'Inde,
en collaboration avec Vilas Sarang
Revue *Europe*, 1982.

Archéologie du Zéro, roman
Collection *L'Infini*, Denoël, 1984.

L'Armoire de bibliothèque
(avec des aquarelles de Daniel Nadaud)
Éditions Grande Nature, 1985.

ALAIN NADAUD

L'envers du temps

roman

Collection *L'Infini*
DENOËL

© by Éditions Denoël, 1985
19, rue de l'Université, 75007 Paris
ISBN 2-207-23161-5

Une de ces ténèbres, parmi les plus belles sinon les plus obscures, est celle qui nous empêche de préciser la direction du temps. La croyance commune veut qu'il s'écoule du passé vers l'avenir, mais la croyance contraire n'est pas plus illogique...

Jorge Luis Borges,
Histoire de l'Éternité

Je me traîne en arrière, je rétrograde de plus en plus vers je ne sais quel commencement, je passe d'origine en origine. Un jour, peut-être, réussirai-je à atteindre l'origine même, pour m'y reposer, ou m'y effondrer.

Cioran,
De l'inconvénient d'être né

I

Quant à moi, si jamais je parviens un jour au terme de cette entreprise et que, par accident, on en vienne à attacher quelque importance aux lignes qui vont suivre, pour le peu que j'en ai à dire, je ne me sens déjà plus tenu par rien ni par personne de témoigner, autrement que sous cette forme distante et légèrement relâchée, des événements qui me sont arrivés et dont ce récit tentera de rendre compte.

J'aurais pu, bien sûr, clamer mon désespoir en des vers pleins de fureur et de sang, céder à la panique en jouant au prophète sur les places publiques ou en arpentant, à grandes enjambées, les campagnes désertées, jetant sur mon passage des brassées de paroles mortifères et empoisonnées. Et, jusque dans ces pages, il m'aurait été facile de semer le trouble dans les esprits en établissant, le tout rehaussé d'images apocalyptiques, le décompte des jours qui nous restent à vivre. Par une syntaxe débridée, brisant les règles de l'ancienne rhétorique, j'aurais pu tout aussi bien, en tirades incantatoires, ameuter les populations et céder aux facilités de l'indignation à l'encontre de ce qui nous attend. Je me serais alors livré tout entier à la pression de l'insoutenable folie qui me court à travers les veines et me froisse les sangs...

Et pourtant, je n'en ai rien fait. J'ai préféré essayer de prendre sur moi-même et de garder la tête froide, adopter

le ton neutre et glacé de celui que la peur étouffe mais qui n'en laissera rien paraître, non par héroïsme d'ailleurs ni par vanité – bientôt plus personne ne sera en mesure de faire valoir une telle image de soi-même –, mais par le seul souci de tout ramasser en une prose qui userait de cette terreur contenue pour la faire sourdre entre les lignes et saisir le lecteur à la gorge. D'où ma prédilection pour cette sorte d'écriture hautaine et tortueuse, presque sans âme ni style, à seule fin de donner le change, c'est-à-dire de recouvrir le cauchemar et son tragique immédiat sous les fausses apparences du détachement et de l'ennui. Avoir pu aligner un à un, et posément, tous ces mots qui quelque part n'ont pu manquer de subir l'épreuve du feu de quelque indicible vérité et que, en toutes circonstances, ils n'en laissent pour autant rien déceler, jusqu'à apparaître eux-mêmes insipides et sans éclat, voilà la seule vertu dont aujourd'hui je voudrais me faire gloire. Et par contrecoup, malgré moi et de façon tout à fait absurde, je n'aurais donc eu d'autre souci, comme par quelque ultime entêtement, que de prétendre à un dérisoire statut d'écrivain, alors même qu'il est déjà trop tard, que cette œuvre est en passe d'être abolie, et que toujours plus nombreux dans mon entourage sont ceux qui ont perdu le goût et jusqu'à l'usage même de la lecture.

II

Profitant de ce que la lande, en cet endroit continuellement balayée par le vent, n'était garnie que d'une couche encore peu épaisse de neige, je lançai mon cheval à l'assaut de cette colline qui, de loin, dominait la campagne. Vus de cette hauteur, tous les environs, qui ordinairement étaient constitués de pâtures arides au centre desquelles surgissaient parfois, de façon impromptue, des rochers ronds et polis, m'apparurent donc uniformément blancs avec, au-delà de la courbe inégale que traçait le rebord abrupt de la falaise, la plaque grise et rectiligne de la mer. Comme j'avais fait seul beaucoup plus de chemin que je n'en avais escompté au départ, cette étendue s'offrit à moi tout d'abord absolument immobile alors qu'imperceptiblement, et avant même qu'on sût au juste de quoi il s'agissait, on était à même de deviner que quelque chose se déplaçait, comme si c'était une partie de la lande elle-même qui se fût trouvée en mouvement... Puis, brusquement là-bas, au détour d'un chemin creux, je vis déboucher le premier détachement de la cohorte. Bientôt, une mince colonne noire, sur fond blême de neige, tout hérissée d'enseignes, de lances, de casques et de cornes, et entrecoupée à des distances irrégulières de la silhouette massive des chariots bâchés que tiraient des bœufs en attelage, serpenta entre ce qui subsistait de murets en pierres sèches et de bosquets.

L'armée progressait avec une hâte inhabituelle et – je ne le remarquais que maintenant – non sans laisser paraître un certain désordre dans la hiérarchie des corps de troupe, leur répartition par rapport aux chariots et la non-conformité des espaces pourtant réglementaires qui auraient dû les séparer. A un passage où le chemin se resserrait, je pus même constater que, sous mes yeux, les hommes se bouscuaient, couraient hors des rangs, allant jusqu'à échanger des coups. Tout cela témoignait, à ma grande honte d'ailleurs – je donnai aussitôt l'ordre d'arrêter la colonne afin que chacun pût reprendre définitivement sa place –, de la précipitation excessive avec laquelle l'armée avait ce matin quitté son campement.

Il faut dire qu'au milieu de l'été, et alors que nous montions la garde sur le Rhin, nous avons été brusquement mis en alerte et dépêchés à marche forcée vers l'ouest, en direction du pays des Ambianes, des Véliocasses et des Calètes. Inutile de rappeler en quelles circonstances, sous Claude, c'est-à-dire il y avait de cela à peu près une vingtaine d'années, nos légions avaient dû battre en retraite et se retirer de l'île de Bretagne, à cause d'une occupation dont les conditions matérielles étaient devenues de plus en plus précaires et surtout de la poussée de ce peuple qui – il faut le reconnaître, avec une détermination et un courage admirables – n'aspirait plus qu'à recouvrer son indépendance. Et voilà qu'aujourd'hui, fort de sa victoire passée, ce même peuple, au dire de nos espions, avait massé des troupes sur sa côte sud et se préparait à des incursions qui avaient pour but de piller les rivages de la Gaule. Étrangement, mais sans doute pour éviter de nous attaquer de front, le port de Caracotinum avait même été cité pour être le lieu possible d'un de leurs débarquements. Aussitôt avais-je décidé que nous établirions notre camp sur la plus haute

des falaises et au point le plus avancé de la côte, d'où nous pouvions surveiller à la fois l'embouchure de la Séquane, le littoral avoisinant et la mer au plus loin que pouvaient porter les regards.

Mais, à peine la belle saison finie, sans transition l'hiver s'était abattu sur nous et nous avait surpris encore retranchés dans nos cantonnements. La neige subite suscita la panique chez les soldats et, bouleversant les préparatifs habituels, les mit en état de ne pouvoir rester une nuit de plus sur les lieux. J'en fus malgré moi réduit à donner l'ordre de plier bagage et de détruire nos fortifications. Nos réserves en blé étaient par ailleurs tout à fait insuffisantes et il était hors de question de rester ici bloqués plus longtemps, à plus forte raison de soutenir un siège. Je redoutais que cette région, déjà naturellement portée à l'insoumission, ne profitât de l'appui inopiné des Bretons pour entrer en rébellion ouverte contre Rome. A la faveur de toute cette neige qui menaçait de rendre les routes impraticables, il leur aurait été facile de se tenir en embuscade et de s'attaquer directement aux cohortes qui, par inadvertance, se seraient laissé piéger et auraient de ce fait tardé à regagner leurs quartiers d'hiver.

Cependant, et alors que je galopais le long de la colonne pour l'inspecter une dernière fois et me replacer à sa tête, même après avoir donné l'ordre de remise en marche, je ne fus pas sans continuer d'éprouver quelque inquiétude quant à la faiblesse que j'avais pu laisser paraître face aux exigences des soldats qui, à présent que j'avais repris le contrôle de la situation, me semblèrent exorbitantes. Au matin de la première neige en effet, non seulement je m'étais laissé forcer la main pour décider de notre retraite mais, de plus, dans l'affolement inhabituel qui s'était ensuivi, et que je n'aurais jamais

dû tolérer de la part de troupes en campagne, je m'étais moi-même surpris, emporté par la fébrilité générale, à lancer des ordres contradictoires qui découvrirent à tous mon manque de sang-froid en d'aussi banales circonstances et qui pouvaient avoir contribué à me déconsidérer aux yeux de mes propres subordonnés. Bien que j'eusse pu me reprendre à chaque fois, un doute ne pouvait manquer de subsister dans leur esprit, qui se traduisait – c'est ainsi que je le compris – par cette sorte d'agitation souterraine, cette indiscipline latente qui, sans pour l'instant mettre en péril mon autorité, étaient susceptibles, au moindre faux pas, de dégénérer et de se retourner contre moi. Je me tenais donc sur mes gardes, sachant par expérience combien ces hommes, versatiles finalement, dans une situation qui me serait tout à coup contraire, pouvaient se révéler dangereux. Quoi que je fisse, il me fallait admettre que mon pouvoir, au lieu de se renforcer, avec le temps n'avait fait que s'affaiblir, de la même façon que l'ascendant que j'avais d'emblée exercé sur l'ensemble de la cohorte lorsque j'en avais pris le commandement n'avait cessé depuis de se désagréger. L'adhésion n'était plus tout aussi spontanée, mes ordres n'étaient pas toujours exécutés, je me heurtais à un mur d'indifférence et parfois même à une sourde hostilité qui me faisaient mal augurer de l'avenir. Même mon fidèle cheval noir et lustré ne m'apparaissait plus tout aussi fiable, agité qu'il était de soubresauts imprévisibles, au point qu'au moindre relâchement de la bride il se jetait, en de brusques embardées, d'un bord à l'autre du chemin, manquant à chaque fois de me désarçonner, ce qui excitait par en dessous les rires de toute la troupe et les sarcasmes imperceptibles des premiers fantassins. Parallèlement, le temps devenait à mesure plus sombre et semblait devoir s'être remis à la neige.

La colonne avançait sans bruit, chacun s'appliquant à éviter le choc des armes contre les boucliers et à serrer les rangs pour ne plus laisser se creuser un écart dont aurait pu aussitôt profiter l'ennemi. Enfin, on signala que le détachement de cavalerie qui servait d'avant-garde, un peu en amont de Caracotinum venait de toucher aux rives du fleuve, dont il ne restait plus désormais qu'à suivre les berges pour en remonter le cours. Sans doute, l'annonce d'une prochaine invasion des Bretons n'avait-elle été destinée qu'à faire diversion, à dégarnir le front du Rhin, ou tout simplement à tester notre mobilité et notre capacité d'intervention. L'attaque prévue pouvait avoir été aussi reportée au printemps prochain mais, en tout état de cause, c'est sans le moindre regret que j'abandonnai ces rivages extrêmes et à vrai dire fort vulnérables.

Le chemin qui s'offrit à cet endroit était devenu plus facilement carrossable, ce qui soulagea les bêtes, et plus encore les hommes préposés au convoiement des chariots, chargés au besoin de les pousser dans les côtes ou passés maîtres dans l'art de les tirer sans coup férir hors des fondrières embourbées. L'allure s'accéléra peu à peu et presque naturellement à mesure que les chariots commençaient de rouler plus librement, non sans quelque apparence d'allégresse que provoquait le lourd crissement régulier des roues contre le sol, semblable à l'éclatement d'innombrables grains de blé au passage de la meule. Sous les pas des soldats de tête qui frayaient ainsi le passage au reste de l'armée, la neige fraîche, qui adhérait à leurs semelles, se décollait par plaques et laissait aussitôt percevoir à découvert, entre des touffes d'herbes rases et rousses, une multitude de petits gravillons noirâtres, vestiges de ces antiques routes asphaltées, dont la construction paraissait devoir remonter fort loin dans le temps. Pourtant leurs fondations avaient été

si solidement établies que, malgré leur détérioration partielle et les continuels charrois, elles avaient continué à sillonner, et par endroits presque intactes, d'immenses régions. Les nids-de-poule, malgré leurs rembourrages successifs avec de gros cailloux ramassés sur le bord même de la voie, restaient par avance indécélables sous l'épaisse couche de neige et en constituaient le principal inconvénient; les chariots qui y tombaient basculaient dangereusement sur le côté, faisant craquer horriblement leurs essieux. Il arrivait aussi que la route soudain s'arrêtât là, sans raison apparente ni plus aucun souvenir de l'ancien tracé, jusqu'à ce qu'on pût reprendre pied, un peu plus tard et non sans un certain soulagement, sur un nouveau tronçon...

J'avais, quant à moi, chargé tout spécialement un éclaireur de venir régulièrement me rendre compte à l'avance de l'état du chemin. J'avais pour cela choisi, mais sans y prendre garde, un Eduen dont j'appris plus tard qu'il était en fait originaire de la même ville que moi, à savoir Autun. Il s'était attaché à mon service avec une fidélité exemplaire et, sans me méfier, je n'étais pas loin de penser qu'il était, au sein de l'armée, mon plus sûr allié. Il me savait aussi érudit et lettré, finalement plus préoccupé des choses de l'esprit que de celles de la guerre, ce qui ne laissait pas de l'étonner. A ce titre, et connaissant parfaitement le pays, il ne manquait jamais une seule occasion de me désigner un vestige, une ruine, un lieu-dit susceptibles d'attirer mon attention. C'est ainsi, et alors que nous cheminions sur la route qui longeait les bords du fleuve encore à proximité de son estuaire, qu'il se déclara en mesure de me montrer quelque construction qui ne pouvait, selon lui, me laisser indifférent. Confiant la cohorte aux ordres de mon second, je le suivis au petit trot à travers les buissons de genêts

et de bruyères couverts de neige jusqu'à nous éloigner des berges et atteindre, sur une hauteur, à une assez grande distance des eaux silencieuses, un singulier édifice. Nous en fîmes le tour, lentement, et sans nous risquer encore à descendre de cheval. L'ensemble était à sa base constitué de blocs bien équarris et parfaitement maçonnés, quoique sans laisser paraître la plus petite ouverture. Au-dessus s'élevait une étrange structure métallique, mais tout entière à ce point travaillée par la rouille qu'il devenait pratiquement impossible d'imaginer la forme qu'elle pouvait avoir revêtue à l'origine. Composée de deux énormes montants de fer, dont l'un s'était en partie effondré sur l'autre, elle se dressait à une hauteur vertigineuse vers les cieux, comme pour en implorer la clémence de ses deux membres distordus et leur lancer quelque muette supplication. En m'approchant d'un peu plus près, je constatai que le fer était rongé jusqu'en son centre par l'humidité absorbée au cours des siècles, et que les parties les plus massives étaient elles-mêmes crevassées et recouvertes d'écaillés de rouille que l'on aurait cru pouvoir arracher à pleines mains comme s'effriterait et tomberait par morceaux quelque écorce pourrie encore faiblement rattachée à un vieux tronc, sans pour autant que l'on eût jamais l'espoir d'en rejoindre ici ou là, et en quelque endroit, le cœur resté dur et peut-être toujours brillant du métal.

– Certains disent qu'il s'agirait de la pile d'un pont, lança l'éclaireur, fier de l'effet qu'il entendait produire sur moi; l'autre qui lui correspond – car, aussi invraisemblable que cela paraisse, il n'y en aurait que deux – peut être aisément aperçue, par beau temps, juste en face, sur la rive opposée.

– Comment aurait-il été possible de passer ainsi d'un bord à l'autre par un ouvrage d'un seul tenant?

L'éclaireur fit attendre un instant sa réponse. Debout sur ses étriers, il tapait à présent du plat de la main, par de grandes claques sonores, la colossale base de pierre, comme pour s'assurer en connaisseur de sa consistance et de sa solidité. Il en eut aussitôt la paume toute poisseuse et maculée de ces larges traînées de rouille qui avaient à la longue, et presque virant au noir, avec cette écœurante odeur de métal qui les caractérise, dégouliné jusqu'à terre, souillant verticalement toute la hauteur du pilier.

– Les gens des environs affirment que les hommes de ce temps étaient parvenus à jeter d'une rive à l'autre d'énormes cordes de fer qui supportaient ainsi, une fois tendues et sans le secours d'aucune arche intermédiaire, le tablier. On m'a même juré qu'il en subsistait ici ou là des morceaux...

Comme s'il avait voulu ne rien avancer qui ne pût aussitôt être vérifié, l'éclaireur avait commencé de dévaler la pente jusqu'à prendre des risques inutiles en s'approchant des berges gelées et incertaines où son cheval pouvait à tout moment glisser et perdre pied. Fouillant au hasard les buissons de son épée, presque immédiatement il me fit signe; et alors que je m'approchais, piétinant dans la boue il s'employait déjà à dégager de son enveloppe de neige et des ronces qui la recouvraient la partie rompue de ce qui avait dû être à l'origine l'un de ces innombrables filins utilisés au tressage de la corde centrale. En effet torsadé, il en rejoignait d'autres un peu plus loin et tous, au moment de s'assembler, devaient bien former comme un tronc au diamètre à peu près équivalent à celui du ventre d'un cheval, avant de s'enfoncer tout à coup dans le fleuve. L'impression en était saisissante et ne pouvait empêcher l'esprit d'être frappé d'une terreur soudaine et incontrôlée. On aurait

cru se trouver en face de quelque hydre gigantesque ou du cadavre d'une pieuvre tordant ses tentacules pétrifiées hors de la surface des eaux tourbillonnantes, comme pour s'agripper au rivage ou tenter de saisir encore sa proie dans des convulsions désordonnées. C'est que la rouille là aussi avait fait son œuvre et contribué à figer dans des postures d'agonie toute cette multitude de brins enchevêtrés qu'elle avait laissés s'éparpiller, ainsi qu'une monstrueuse chevelure, à l'extrémité de l'embout avant de les souder les uns aux autres en un bloc informe et compact.

– C'est à peu près tout ce qu'on peut en voir, conclut-il d'un air dédaigneux, encore que cela dépende du niveau des eaux. Il est à peu près sûr que les hommes de ce temps, compte tenu des moyens dont ils disposaient, ont tout fait pour essayer de tirer le câble, même après sa rupture, à travers le lit du fleuve jusqu'au rivage. Ils y seraient en partie arrivés, mais le poids se révéla trop considérable et, outre cela, pour des raisons inconnues de nous, ils y auraient finalement renoncé. Dès lors, le long des siècles, les gens de l'endroit se sont acharnés à vouloir récupérer tout le fer possible de cet incomparable filon. On dit même qu'il subsiste un peu plus loin les traces des anciens fours qui furent installés à cette époque pour fondre et forger directement sur place les armes et les outils dont ils avaient besoin à partir de cette masse de métal laissée en plan. Cela, tant que le goudron et les graisses épaisses dont étaient imprégnés les filins continuèrent à protéger le fer des intempéries. Mais ensuite, la rouille apparut, les prenant de vitesse, et stoppa sans doute la poursuite de l'exploitation du site qui fut alors abandonné. Ce qu'il en est resté n'a ensuite plus fait que subir l'épreuve du temps...

Nous demeurâmes encore quelques instants autour de

l'ouvrage à essayer de reconstituer le spectacle que devait offrir ce pont suspendu qui enjambait le fleuve en sa partie la plus large. Pour ma part, je ne parvenais pas très clairement à bien considérer la chose et cela continuait de m'apparaître invraisemblable en bien des points; mais je savais aussi, grâce à ce que j'avais pu voir par moi-même, au cours de précédents voyages en compagnie de la légion, que les hommes de cette plus haute Antiquité étaient capables de tout...

Le reste de la campagne était calme. Lorsque le souffle du vent au travers des rideaux d'arbres s'apaisait par instants, on pouvait demeurer en présence de larges plages de silence que rien ne venait troubler, si ce n'était, mais de très loin, et à peine perceptible, l'espèce de bruissement clair que, dans sa progression souple et rapide, laissait derrière elle la cohorte en marche, mélange du craquement continu des cuirs et de la neige sous les pas, renâclements des chevaux et couinement lancinant des essieux, cliquetis des harnachements et heurts cadencés, bien qu'étouffés, des armes contre les baudriers et les cuirasses...

Enfin, il nous fallut tourner bride et éperonner nos chevaux pour rejoindre, en coupant à travers champs, les éléments les plus avancés de la colonne qui, à l'approche de la nuit, avaient déjà commencé d'explorer les environs et choisi de transformer en camp retranché une sorte de promontoire qui s'avancait à la verticale du fleuve, juste à l'endroit où ce dernier esquissait une boucle. Aussitôt arrivés, les auxiliaires rompaient les rangs et couraient se choisir les meilleurs emplacements à l'abri du vent, se hâtant d'aménager avec des branchages et des toiles tendues entre les arbres des cabanes de fortune qui étaient supposées les garantir du froid et de la neige dont les premiers flocons avaient commencé

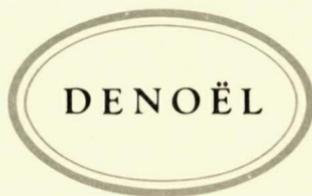
Alain Nadaud

L'envers du temps

Chargé de surveiller les côtes proches de l'embouchure de la Séquane, puis de convoier des chariots bourrés de manuscrits, avant de tomber dans une embuscade qui changera le cours de son existence, Julius Marcellus, légionnaire gaulois (I^{er} siècle après J.-C. ?), ne peut s'empêcher de déceler, à l'œuvre dans la réalité, d'imperceptibles décalages, comme autant d'indices qui le porteront à s'inquiéter de la façon dont s'enchaînent les événements. Poussant au plus loin ses soupçons quant à certaines irrégularités dont se trouverait affecté le cours dit "normal" des choses, et s'obstinant dans une enquête qui le conduira d'Autun à Rome, puis de Rome en Palestine, il finira par réunir juste assez de preuves pour s'apercevoir avec terreur que le temps régresse et précipite avec lui, du futur vers le passé, l'humanité dans l'oubli d'elle-même, la préhistoire et le chaos.

Après *Archéologie du zéro*, Alain Nadaud ouvre ici encore plus largement la voie du "roman d'aventures métaphysique". Une fois pris au piège de cette hallucinante glissade à reculons, le lecteur se surprendra, tout au long de ce récit, à jeter des coups d'œil effarés sur ce qu'il croyait jusqu'ici être sa propre modernité.

Alain Nadaud, né en 1948. Nombreux séjours en Inde, en Afrique et au Proche-Orient où il enseigne dans diverses universités. Conseiller littéraire aux Éditions Denoël.



9 782207 231616

Extrait de la publication

9-85 
ISBN 2-207-23161.5
89 FF TTC